

LE PAYS DES SANS FEU

Sabine Aussenac

raconter la vie

Les murs, d'abord, s'étaient vidés. Et puis le reste de l'appartement avait suivi. Elle avait vendu d'abord sur Ebay, et puis, lorsque sa carte bleue avait été bloquée, sur Le Bon Coin.

Somme toute, cette assiette en bleu de Delft, souvenir de ses années de belgitude, n'était pas indispensable à sa survie. Le vélo d'appartement non plus, puisqu'elle n'avait plus du tout le temps ni l'envie de pédaler.

Peu à peu, les menus objets, souvenirs d'une vie, avaient disparu. Ce tapis, un kilim hérité de sa grand-tante, et puis le samovar rapporté de Russie. Au fur et à mesure que l'espace s'agrandissait autour d'elle, il lui semblait pourtant que son univers rapetissait.

Et puis ce silence... Cet assourdissant silence. C'était comme si le monde se taisait. Peu à peu, elle en oubliait les clameurs et les chants. Cela avait commencé au sein même de son foyer, lorsqu'elle avait vendu successivement le lave-vaisselle, puis la machine à laver, et enfin la stéréo.

Bien sûr, il lui restait cette étagère de CD, et elle rêvait, parfois, devant U2 ou La Traviata. Bien sûr, elle chantonait encore, sous la douche ou en rangeant. Mais plus question de hurler à tue-tête « Se bastasse una bella canzone » en s'imaginant à la Nouvelle Star. Une Susan Boyle aphone, voilà ce qu'elle était devenue.

Elle avait aussi cessé de fréquenter les grandes surfaces. Terminées, les annonces vantant les rudesses d'un fromage de pays ou les douceurs gouleyantes d'un vin ; ne demeurait que le cliquetis saccadé de la caisse du discount. Voire même, de plus en plus souvent, cette torpeur fatiguée de la salle d'attente emplies de tristesse et de surpoids, lorsqu'elle se mêlait, ombre timide et nauséuse, aux nécessiteux faisant la queue au Secours Populaire.

Lui manquaient, en fait, les bruits de la vie, les clameurs du monde, tous ces flonflons de la normalité.

Depuis combien de temps n'avait-elle pas pris un café en ville ? Elle ne savait plus. Mais elle se souvenait de tout. Le bruit de la porte que l'on pousse, cet imperceptible glissement d'un brouhaha citadin vers un

kaléidoscope de voix croisées et de tintements de verres ; ce n'était pas l'œuf de Prévert, mais ça y ressemblait...

Et les brasseries... Comme elle les avait aimées, les brasseries parisiennes, avec leurs chaleurs et leurs excès. Les cliquetis affairés des couverts gourmands, les « chaud devant ! » souriants, les pressions et les machines à expresso.

Elle passait devant les vitrines et regardait manger les gens, et elle se sentait comme au spectacle, souriant parfois comme une enfant en se souvenant des profiteroles ou du sauternes, cent madeleines en bouche, en mémoire de goût.

L'été, elle allait dans les parcs. Cela au moins, on ne le lui prendrait pas. Oui, il lui restait cette liberté-là, d'arpenter encore et encore les jardins de sa ville, et elle regrettait d'avoir quitté la ville rose pour cette petite cité gasconne. Car en dehors des bords de rivière et d'un square étroit, la ville embourgeoisée manquait cruellement d'allées et de marronniers.

Elle regardait courir les petits Hollandais en vacances, et se souvenait des plages languedociennes et des déferlantes de Biarritz. Elle n'avait qu'à fermer les yeux pour s'étourdir du chant des cigales ; au parfum de l'ambre solaire de l'enfance se mêlaient les cris des mouettes, au souvenir brûlant du sable que l'on foulait au midi s'ajoutait le mugissement du vapeur partant vers les îles.

Orpheline. Elle était orpheline du monde. Elle avait peu à peu glissé vers une surdité sociale, lorsque les ennuis familiaux, potentialisés par des soucis financiers majeurs, lui avaient retiré ses marqueurs environnementaux. Comme un détenu privé de ses droits civiques, elle avait fait le deuil de toutes ces petites habitudes sociales qui cimentent le quotidien et vous amarrent à la normalité. Elle avait changé de lieu, de territoire, passant sur l'autre rive, celle des Sans-feu.

Elle n'était pas pauvre, loin de là. Elle travaillait, même. Mieux : elle était fonctionnaire. Mais comment expliquer à des collègues déjà tellement enferr s dans leur ronronnement qu'elle mangeait grâce à des colis alimentaires ? Alors elle se taisait, observant de loin les rituels banalisés de leurs soucis ridicules – allait-on avoir un lecteur de DVD dans la salle 14 ?

–, quand elle ne savait pas si les huissiers lui laisseraient sa télévision...

Parfois d'ailleurs, elle volait. Le papier toilette dans le train qu'elle ne payait pas ; des barquettes à la fraise dans le placard de la salle des profs ; un magazine dans une salle d'attente. Elle ne parlait plus de sa situation, même au dentiste, étonné par l'état de sa bouche. Non, elle n'avait pas les moyens de se payer des couronnes. Non, elle n'avait pas droit à la CMU.

Car elle l'avait déjà tellement racontée, son histoire. Dans les cabinets des avocats et dans les prétoires, aux assistantes sociales et aux juges, au rectorat et à ses amis, à des inconnus dans des squares, en riant, en plaisantant, en accusant, en s'énervant, en s'obstinant.

Et puis elle s'était tue.

Personne ne la croyait, de toute façon. Son horizon se rétrécissait de mois en mois, le responsable de ses maux coulait des jours heureux à l'étranger, on allait sans doute l'obliger à payer pour un autre jusqu'à la fin de ses jours. Son chant du cygne avait été de passer LE concours, mais elle n'était pas arrivée au grand oral. Silencieuse, elle feuilletait les brochures des collectivités territoriales comme on parcourt des catalogues de voyages.

Ce qui lui manquait le plus, c'était la joie. Rien qui vaille la joie, lui avait répété Sophocle dans son adolescence. Le calme carcéral de son quotidien ricochait sur les souvenirs des jours heureux ; et ce silence dont l'opacité redoublait au fil du temps projetait en sa mémoire les ombres chinoises des bonheurs d'autrefois.

C'était ce rire absolu des grandes cousinades, quand au soir on jetait les nappes sur les tables du jardin, quand s'allumaient les lampions et les yeux des jeunes gens, et que les mains disaient que l'été était bon. Et puis tous les pétards et les accordéons, et tous les festivals et encore les flonflons, et les feux d'artifice et les bals de quartier, quand on court vers la Seine, mais pas pour s'y jeter.

Comme ces aveugles qui gardent en mémoire les couleurs, elle se souvenait. De la liesse joyeuse des tablées familiales, de l'hystérie des concerts de ses groupes préférés, du chuchotis qui précède les trois coups au théâtre, du bruit des réacteurs avant l'atterrissage ; et certains sons, en

synesthésie de vie, l'accompagnaient plus que d'autres.

Il y avait l'appel aux marrons chauds qui précédait la brûlure douce et l'éclat mordoré des châtaignes en bouche. Quand elle passait des après-midi entières à gâter ses princesses dans les grands magasins, et qu'elles s'arrêtaient pour partager ce trésor, les bras chargés de colifichets de chez Claire's, les sacs pleins d'échantillons Yves Rocher, avant de rentrer faire de joyeux essayages en écoutant ensemble le dernier album de Céline Dion.

Elle en avait lu, depuis, des pages rassurantes de magazines de vulgarisation psy, où de savants thérapeutes expliquaient que l'amour passe simplement par l'écoute et la joie, mais on ne lui ôterait pas de l'idée que sa décroissance involontaire, l'empêchant d'assurer la poursuite des études de ses amours et de jouer pleinement son rôle de maman, était aussi partiellement responsable du silence qui s'était instauré entre elles...

Ce qui lui manquait le plus, c'était ce crépitement des bûches accompagnant le chant régulier du balancier de la vieille comtoise, dans la maison de famille. Il était le marqueur affectif de tant d'autres joies tribales, des rires sous la cascade, des voitures d'amis lointains klaxonnant à la montée du chemin, des longues discussions jusqu'aux étoiles, lorsqu'on refait le monde à grands coups de rosé. C'est qu'elle l'avait fatiguée, sa famille, avec ses histoires et ses ennuis, tant et tant que la cellule rassurante avait fini par faire place à des sourires de courtoisie, inutiles et glacés.

Et puis les surprises, elle aimait tant les surprises... Son téléphone ne sonnait plus pour annoncer un bouquet de fleurs. Ses nuits ne bruissaient plus de caresses imprévisibles. Au contraire, elle en était venue à redouter certains bruits, comme celui de la sonnette, quand s'invitaient les huissiers.

Calfeutrée dans ses souvenirs, elle glissait ainsi peu à peu vers une surdité affective, comme si un mal mystérieux, à l'instar de quelque inexorable atteinte virale, l'avait irr m diatement coupée des sons et du sens de la vie.

C'est plus par habitude que par enthousiasme pédagogique qu'elle proposa aux élèves d'écouter Beethoven, par un doux matin de janvier. Il fallait préparer la semaine franco-allemande, et certains r citeraient quelques lignes du texte de Schiller pour ponctuer le traditionnel happening culturel

qu'elle organisait dans son collège. Elle n'allait pas en plus tenter de didactiser quelque chanson de Tokio Hotel, elle n'avait pas vraiment la tête à ça.

Comme toujours, dans son établissement de banlieue, elle s'apprêtait à jouer les Super Nanny afin de faire établir le calme dans sa petite classe bigarrée et agitée. Mais le silence se fit, comme par miracle. Dès les premières notes de l'Hymne à la joie, les répons des cordes et des cuivres semblèrent faire miracle sur le brouhaha habituel ; Farid la regarda et sourit, posant le cutter qu'il avait déjà sorti de sa trousse. Bien sûr, la classe avait déjà travaillé le sujet, ils avaient regardé ensemble des vidéos, où fanfares présidentielles et classe de primaire se disputaient l'âme européenne. Mais aujourd'hui, c'était leur tour. Ils allaient chanter.

Et au fil de l'heure, le silence s'installa, au rythme de la musique. Elle emportait tout, elle dissolvait les rancœurs des quartiers, elle éteignait les feux de voitures, elle soulevait les voiles et les niqabs. À ce moment-là, en regardant Abdelaziz sourire à David, en voyant la petite larme couler sur la joue de son grand baraqué d'Omar, la jeune femme eut soudain l'impression d'entendre à nouveau le chant du monde.

Et lorsque les voix aux accents bariolés entonnèrent les paroles de l'hymne, lorsque la porte s'ouvrit doucement et que les élèves des classes voisines vinrent, bouche bée, écouter Zohra et Abdelkader chanter la paix, devant les grandes affiches de Berlin tentant de cacher la misère des murs de leur petit collège de ZEP, elle eut soudain l'impression que la surdité de Beethoven avait été la sienne, mais que la joie était revenue. Enfin. Le silence était rompu.

Elle se souvint du compositeur, à moitié fou, vagabondant devant ses pianos sans pieds, chassant ses amis pour mieux sentir les soubresauts de sa propre création ; elle vit tomber le Mur de Berlin, elle regarda cet étudiant arrêter les chars à Tienanmen, elle entendit se construire l'Europe, au son même des cordes et des hautbois faisant écho aux merveilleuses paroles de Friedrich Schiller ; et elle se rappela que c'est en surdité quasi-totale que le maestro avait dirigé la première représentation de sa symphonie, continuant à battre la mesure alors même qu'un tonnerre d'applaudissements s'élevait à sa gloire.

Dès les jours suivants, ils revinrent. Tous les petits sons qu'elle avait oubliés. Un à un, comme si une fée les reposait nuit après nuit dans son berceau, ils reprirent possession de sa vie. Lentement, elle recouvra la mémoire du quotidien et des bonheurs. L'amnésie auditive dont elle avait été si longtemps frappée fit peu à peu place à la légèreté retrouvée. Elle osa répondre au marchand qui la hélait et acheter un cornet de marrons chauds au coin de la place du Capitole. Elle promit à ses filles qu'elle irait les voir, on se débrouillerait. Elle appela une nouvelle avocate. Elle réserva une location à Arcachon, d'ici l'été, on verrait ; il lui sembla entendre déjà le bruit des vagues et voir miroiter l'océan du haut de la dune du Pyla.

Cela avait commencé par le crissement de la plume sur le papier, soir après soir. Et par le bruit régulier des touches de son ordinateur. Elle avait réussi à le garder, négociant cette survie avec l'âpreté d'un détenu quémendant la dernière cigarette. Il ronronnait à présent toutes les nuits, tel un chaudron magique concoctant potion.

Et puis les feuilles rejetées une à une par le ventre de son imprimante qui cliquetait frénétiquement, et la voix de la postière, demandant si elle désirait un recommandé.

Le bruit. Le bruit était là, dans sa tête. Tous ces mots qui s'entrechoquaient, comme des galets au fil d'un ressac. Ils se bousculaient, joyeux, insouciant, heureux. Elle les entendait rire et s'interpeller, et il lui suffisait de s'asseoir à son bureau pour qu'ils lui arrivent. Les mots. Les mots étaient de retour.

Car elle savait désormais qu'elle devait dire le monde pour en entendre à nouveau les sons. Et chaque poème qui naissait dans son âme était comme un écho aux joies de l'antan, chaque nouvelle qu'elle couchait sur le papier comme une pastorale nouvelle.

Là où auparavant elle était couchée, elle marchait, debout, vers l'inconnu. Là où était la nuit, se tenait cette lumière qu'elle croyait avoir perdue. Le chant du monde était revenu : et elle en deviendrait la soliste. Sa pauvreté se ferait hymne à la joie, et du silence, de l'assourdissant silence des tristesses, elle composerait une symphonie. Elle deviendrait écrivain. Du pays des Sans-feu, elle ramènerait la lumière.